https://larcenciel.be/spip.php?article1180

4.2 Le bonheur d'être fragile

- ÉVÉNEMENTS et ACTUALITÉS - ESPACE CORONAVIRUS - ESPACE CORONAVIRUS (je commence en 2020...) - Une REVUE DE PRESSE perso de 5 mois sur la pandémie -

Date de mise en ligne : vendredi 4 septembre 2020

Copyright © LARCENCIEL - site de Michel Simonis - Tous droits réservés

Si l'enseignement virtuel est un moindre mal, l'essence de l'enseignement repose bien sur une interaction corporelle.

Malgré les progrès technologiques, ce qui disparaît dans le virtuel, c'est le corps. L'université virtuelle est une université sans toucher, sans contact, sans dimension tactile (sauf celle de l'écran ...)

Si l'enseignement virtuel est, pour l'heure, un moindre mal, l'essence de l'enseignement repose bien sur une interaction corporelle qu'aucun outil et qu'aucune robotisation ne parviendra à remplacer.

Au fond, la priorité est peut-être, plus que d'être capable d'apprendre, de maintenir la possibilité de penser.

Sommaire

- Reconnaitre ses peurs

Extraits

Le bonheur d'être fragile" est le titre d'un séminaire qui doit (devrait ? devait ? aurait dû ?) se tenir à l'Uni· versité de Liège le 25 juin 2020.

Les universités belges, face à la crise (et même en anticipation de celle-ci), ont décidé de maintenir les enseignements en les administrant en mode distanciel. Si cela ne devait justifier qu'à continuer à former les spécialistes et chercheurs de demain, ce serait amplement suffisant. Ceci étant dit, le travail universitaire est aussi celui de l'autoréflexion et de l'exercice de la critique. Et, de ce point de vue, il est également important de se demander si l'université peut être remplacée par une université virtuelle sans encombre, et si un cours peut s'enseigner à distance sans entrave.

Malgré les progrès technologiques, ce qui disparaît dans le virtuel, c'est le corps. L'université virtuelle est une université sans toucher, sans contact, sans dimension tactile (sauf celle de l'écran ...). Pouvait-on ou devait-on faire autrement ? Assurément, non. Car en ce moment, les corps sont contagieux ; la question ne se pose même pas.

Serait-il exact de dire que tout se passe comme si de rien n'était ? La question devient plus intéressante.

Il me semble important de proposer que si l'enseignement virtuel est, pour l'heure, un moindre mal, l'essence de l'enseignement repose bien sur une interaction corporelle qu'aucun outil et qu'aucune robotisation ne parviendra à remplacer. Faire cours, c'est s'engager corporellement, interagir, faire face aux mimiques et regards (interrogatifs ou enthousiastes).

Copyright © LARCENCIEL - site de Michel Simonis

En outre, face à une classe, les inégalités sociales se marquent moins que chacun derrière son écran (rappelons que tous les étudiants n'ont pas un ordinateur personnel constamment à disposition ou une connexion internet de qualité suffisante).

Renvoyer l'image d'une maîtrise complète de la situation a pour incidence de laisser peu de place à l'incertitude, à la peur, à l'angoisse, à ta fragilité qui sont pourtant vécues par chacun de nous pour l'instant. Un individu sans angoisse, en ce moment, n'est-il pas vu comme quelqu'un d'inquiétant ? De ce point de vue, il est peut-être raisonnable de dire que l'université ne peut pas fonctionner sans encombre. Car, pour l'heure, personne ne le peut.

Dès lors, à côté des matières à enseigner, ne faudrait-il pas laisser aussi une place à ces émotions et ces sentiments chez les étudiants Qui sont sans doute (nettement} moins capables d'apprendre pour l’instant ?

Au fond, la priorité est peut-être, plus que d'être capable d'apprendre, de maintenir la possibilité de penser. Et si le rôle des universitaires devenait (redevenait ? continuait d'être ?) celui de penser le monde dans lequel ils vivent ?

L'heure n’est-elle pas à reconsidérer nos matières plutôt qu'à les enseigner ? Plus que jamais, alors, la célèbre maxime - que l'on attribue tantôt à Aristophane, tantôt à Montaigne - suggérant qu'enseigner c'est moins remplir un vase qu'allumer un feu, est d'actualité.

Reconnaitre ses peurs

Ce qui marque les esprits lors· des nombreuses conversations que l'on peut avoir et entendre pour l'instant, c'est que ce que demandent les gens n'est pas tellement que la vie reprenne comme avant. C'est surtout que cette crise nous aide à modifier nos modes de vie : ·que cela change", espère-t-on. lndépendamment, me semble-t-il, d'une orientation politique ou d'un milieu social, les citoyens (parmi eux les étudiants) ne veulent plus de la surconsommation, des dérives écologiques et économiques ... bref, Ils ne veulent plus d'un monde qui aurait la capacité de faire comme si de rien n'était.

L'heure est peut-être aussi à assumer les vécus d'angoisse, d'incertitude (qu'elle soit existentielle, relationnelle ou économique), à reconnaître ses peurs plutôt que de jouer aux durs. Peut-être faut-il écouter les gens et parvenir, à côté du malheur et de la souffrance, à aussi trouver des motifs d'optimisme dans ce que nous vivons, et recommencer à penser un monde où les corps ne seront plus contagieux et dans lequel une poignées de mains et embrassades redeviendront essentielles. De nombreuses personnes sont heureuses de voir que les valeurs d’altruisme de solidarité prennent le pas sur celles de domination et d'individualisme. L'ère est peut-être moins à la performance qu'au .bonheur l'être fragile.

20 avril 2020

Jérôme Englebert
Docteur en psychologie, ULiège, ULB et UCLouvain

Les lundis de l'enseignement

Copyright © LARCENCIEL - site de Michel Simonis